



tel qu'au
2 avril 2012

Souviens-moi

par yves pagès

Compil' provisoire, feuilletable ici même,
téléchargeable sans frais, reproductible à la seule
condition d'une mention de l'auteur et du site d'origine.

archyves.net

Voyage en amnésie aller & retour

Des souvenirs qui iraient droit au but, petite machine à remonter le temps, sans coup faillir, avec lieu et date à l'appui, ça n'a jamais été mon fort. Tout ce que j'ai vécu, pensé ou écrit jusqu'ici et maintenant, c'est à partir de ce point faible : une mémoire prise en défaut, mitée, indistincte. Et à la place, un tas de chaînons manquants à n'en plus finir, des visions spectrales, des bribes inarticulées, des tableaux incomplets, des corps chimériques, des ensembles flous.

Impossible de me rappeler quoi que ce soit, en claquant des doigts, sur commande. Dès que je cherche trace d'un événement plus ou moins intime, d'une rencontre heureuse ou déplaisante, d'un propos rapporté mais justement par qui ?, ça coince en cours de route ; dès que j'interroge l'origine du lien entre l'ami untel et miss bidule chouette, que je me demande d'où qui que quoi comment j'ai bien pu les connaître, la toute première fois, peut-être que oui, à moins que non, j'ai dû

confondre ou me tromper sur la personne, bref au moindre retour en arrière, c'est le saut dans le vide ou presque, ça brasse beaucoup d'air et peu de réalité. Tout se conjugue au moins-que-parfait, futur pas antérieur, passé décomposé. Je manque aussi du plus élémentaire discernement chronologique, comme si les sédiments anciens s'étaient égalisés au même niveau ou abîmés dans la même faille spatio-temporelle.

Du coup, au présent de ma vie, j'ai pris l'habitude de certains malentendus : visages incarnés sans nom propre, citations colportées sans contexte précis, branches mortes sans arbre généalogique, variations saisonnières sans nul calendrier, voyages sans escale ni point de chute. Que je tente de reconstituer une vieille conversation, avec tel ou telle, et ce sont ses lèvres entrouvertes qui me reviennent en tête, mi-soupir mi-sourire, moue quasi mutique mais, à cause des rumeurs parasites au dehors, la bande-son a dû saturer, ça crache dans le casque inaudible.

L'oubli, c'est un bruit de fond familier, le mien. Une nappe sonore qui empêche d'isoler ceci de cela, avec la plénitude du silence autour. « Un petit rien bordé de rose », comme disait ma grand-mère à propos du diable qui gît dans les détails. Alors autant s'y faire, à ce désert rétrospectif, cette platitude à perte de vue dès qu'on revient sur ses pas, parce que ça n'en fourmille pas moins

là-dessous, dans les catacombes subconscients. Sauf que c'est incontrôlable le come back de ce laps enfoui, la piqûre du rappel émotif, l'écho perso par ricochet. Et ça n'arrive pas n'importe quand, l'occasion présente qui refait le larron, faut que ça colle bord à bord, l'ancien truc déjà su vécu entendu et le nouveau truc qui vient d'arriver, que ça se répète à la virgule près. Sacrée coïncidence et tout le trouble qui s'ensuit. Une impression de remake involontaire, un genre de ressouvenance de deuxième troisième génération.

Cet incident de parcours, ce geste maladroit, ce pincement au cœur, cette réplique écourtée, cet envers du décor, ce grain d'extrême beauté, cette idée peu commune... toutes ces balises portées disparues, refoulées dans les profondeurs, depuis sept quinze trente ans, les voilà soudain flottant à la surface. Ça fait un drôle d'effet, apnée mémorielle, mais il faut s'en saisir illico avant que le serpent de mer ne retourne au néant. L'instant suivant ce sera plus l'heure, méandre après méandre, il aura repris son chemin d'amnésie. Flash-back et puis black-out.

Alors, pour pas louper le coche, j'ai voulu collecter à mesure ces brefs aperçus, prendre en note des gouffres intérieurs, en quatre cinq lignes sur le papier, sinon c'est vite buvard dans les méninges, gros pâté ou aquarelle abstraite, et puis à force de se délayer, tâche aveugle le

lendemain. Un peu comme avec les portraits au Polaroid, quelques minutes pour se révéler plus nets que nature, et quelques décennies pour perdre leurs couleurs, virer au blanc absolu, sauf que là, désolé pour la pauvre métaphore, c'est juste le contraire.

Bien sûr, avant d'entamer pareil inventaire, je me suis souvenu d'un certain Georges Perec – de la nonchalance nostalgique qui habite en creux les objets anodins de sa mémoire énumérative. L'insensiblement sensible à l'œuvre... paradoxe de la fausse banalité!? Mon petit inventaire s'en inspire, même si je crois qu'il arpente le terrain d'une autre aventure. Et surtout à partir du principe inverse, de la rive opposée. À partir d'un oubli initial, d'un effacement originel, chaque remembrance gardant en elle la trace de son démembrement, de ce qui la vouait d'avance au rebut, à quelque trou noir. Ce qui s'archive ici, c'est ce qui m'a d'abord échappé. Mon sujet c'est l'objet perdu, puis retrouvé, puis disparu à nouveau, avec comme mémorisé du dedans le feuilletton de ces éclipses. Ou pour faire plus court : passif à vif, tare sur le tard, coma dépassé et puis repassé de l'autre côté.

Montreuil, 16 mars 2011

YP

De ne pas oublier cette fille au pair polonaise qui, bloquée en France depuis la proclamation de l'État d'urgence à Varsovie, cherchait un jeune célibataire compréhensif pour convoler en fausses noces, mariage blanc dont j'espérais être l'heureux élu, mais pour d'autres raisons inavouables, et sans suite, la promesse m'objectant, pour lever tout malentendu, qu'elle avait écarté d'office les candidats hétérosexuels.

De ne pas oublier que, peu après son infarctus, ma mère se plaignait d'avoir perdu le cinquième de ses sens, celui des saveurs culinaires, un cas bénin d'*agueusie* d'après mon père qui aimait se gargariser d'appellations scientifiques en imputant ce trouble-là aux seuls effets secondaires du traitement

hypotenseur de la convalescente, tandis qu'à l'évidence l'insensibilité buccale qu'elle développait portait un tout autre nom, dénié pendant ses huit dernières années d'existence, un nom jamais prononcé en famille, même si, à table, nous l'avions tous sur le bout de la langue, cette expression manquante : la perte du goût de vivre.

De ne pas oublier que, parmi la masse des hyperactifs de l'oreillette, dialoguant avec quelque interlocuteur virtuel sur un quai de métro, un banc de square ou un passage clouté, on ne distingue plus les vrais maniaques du soliloque en plein air, ces fauteurs d'aparté à tue-tête qui, vingt ans plus tôt, attireraient l'attention des gens normaux, ces doux dingues qui semaient le trouble aux alentours, et qui, faute de pouvoir se démarquer des logorrhées téléphoniques de leurs contemporains, ont dû soit désertter la voie publique soit changer de symptôme manifeste, ressassant désormais ailleurs leur solitude surpeuplée ou se taisant parmi nous d'un silence qui n'en pense pas moins.

De ne pas oublier qu'un tiers de sucre et deux tiers de désherbant suffisent pour se croire artificier, mais qu'il suffit aussi d'un verre de trop, rhum, gin, tequila ou vodka, pour allumer trop tôt la mère et perdre la face, tête brûlée sans lendemain, comme il a bien failli m'arriver au milieu de l'été 1979, lors d'une séance d'initiation à la pyrotechnie nocturne dans un pré surplombant Dieulefit.

De ne pas oublier que, si j'étais un chien de poids moyen, selon la table d'équivalence des âges, j'aurais à peine six ans, et presque huit en tant que chat domestique, sinon seize sous la selle d'un cheval de trait, et même deux millénaires si j'avais végété à la place d'un olivier de Crète ou d'un cèdre du Japon, ce qui m'aurait fait naître en l'an zéro de Jesus Christ, avec trente-trois ans d'existence en sursis, soit l'équivalent de sept jours pleins pour la mouche à merde lorgnant ce destin crucifié, à moins que, par on ne sait quelle opération du Saint Esprit, soudain rendu à l'état d'éphémère spermatozoïde dans les testicules de mon père, j'ai déjà vécu en soixante-douze heures la moitié de ma vie.

De ne pas oublier que dès l'automne 77, dans mon bahut, les pionniers de la punkitude parisienne arboraient toute la panoplie idoine – épingles à nourrice, bretelles tombantes, cheveux gominés fluo et blousons graffités de deuxième main –, mais que par la suite, un certain François K., lycéen à demi-british par son père, avait surclassé ces « recopieurs bêtes & disciplinés » en inaugurant son propre code vestimentaire – haut & bas de pyjama ainsi que pantoufles aux pieds nus –, modèle unique de provoc qui, l'air de presque rien, épatait les plus blasés d'entre nous, et moi le premier, hanté depuis mon entrée au collège par ce même cauchemar récurrent : oublier de me changer avant de sortir et m'exposer ainsi au pire des ridicules.

De ne pas oublier que cet écrivain sexagénaire, assez fier d'avoir pris le train en marche de la révolution informatique et écrit ses quatre derniers romans directement sur un ordinateur, s'astreint pourtant à recopier l'état final de chacune de ces œuvres à stylo-plume MontBlanc, allant jusqu'à s'inventer des simili ratures in extremis ou d'in-

fimes variantes dans la marge et même quelques pâtés faits exprès pour préserver les apparences d'un authentique manuscrit d'auteur, le seul document qui compte et puisse faire date, malgré tout, aux yeux de sa génération trahie.

De ne pas oublier que, à force de collectionner les maladies infantiles, et leurs appellations horriblement savantes – *scabiose galeuse*, *tenia saginata*, *gastro-antérite*, *varicella zoster*, *porotidite ourlienne*, *eczéma atopique*, *staphylocoque doré* –, j'ai longtemps craint le jour fatidique où, en ayant presque épuisé la liste, je n'aurais plus d'autre choix qu'entre la peste et le choléra.

De ne pas oublier qu'en avril 2007, les théologiens du Vatican ont aboli d'un trait de plume l'existence supposée des « Limbes », ces centres de rétention entre le Paradis et l'Enfer où croupissaient les âmes des nourrissons décédés avant d'avoir eu le temps d'être baptisés en bonne et due forme, tandis que sur terre, d'autres autorités morales multipliaient les mêmes limbes, censées maintenir en éternel transit les migrants sans

papiers entre leur pays de damnation originelle et l'Eldorado occidental.

De ne pas oublier qu'à peine la conversation engagée, je m'étais demandé qui se cachait derrière ce visage familier, à moins qu'il ne s'agisse d'un ami d'ami de trop longue date, d'un presque proche dont le foutu prénom devrait bientôt me revenir, sinon d'un sale con perdu de vue à juste titre, sauf que faute d'avoir réussi à lever le malentendu, autant continuer à lui sourire béatement, en opinant du chef, avant de prétexter une pause clope dehors ou une envie pressante aux toilettes, pour m'en aller voir ailleurs qui je suis.

De ne pas oublier qu'à partir de 1943 mon père ayant fait circuler sous le manteau des tracts bilingues prônant la désertion des « *kamaraden* » de la Wermark, ces appels à la fraternisation révolutionnaire lui ont valu d'être pourchassé tant par la Milice pro-nazi que par la Résistance « anti-Boche », et que cette légende familiale a dû m'initier très tôt à l'inconfort du libre arbitre, entre le marteau et l'enclume.

De ne pas oublier que l'infime tache de naissance qui s'est développée jusqu'à ma puberté au revers de mon épaule droite, pour rembrunir bientôt toute l'omoplate et se couvrir d'un épais pelage noir, ne m'est apparue flagrante qu'à un âge où je n'avais plus aucune chance de croire aux traîtres métamorphoses d'un loup-garou dans mon dos.

De ne pas oublier que, Patrick, dépisté séropositif en 1988, puis sidéen deux ans plus tard, avec un taux de lymphocytes T4 en chute libre, condamné à une mort prochaine, et même imminente d'après le pionnier des protocoles expérimentaux, s'est tellement vu crever à brève échéance que, une fois son cas désespéré devenu stationnaire, il a préféré se brouiller avec le moindre de ses proches, fuir à l'étranger sans laisser d'adresse, bref disparaître de sa propre existence antérieure plutôt que supporter en ses amis les charitables charognards d'un décès annoncé de trop longue date.

De ne pas oublier que, ayant pris l'habitude d'emprunter discrètement les clefs de la cave pour aller écrire mes poèmes six pieds sous terre, le jeune

collégien que j'étais s'affabulait à voix haute dans le dédale souterrain des histoires d'enlèvement crapuleux, en endossant alternativement le rôle du séquestré et celui du rançonneur sans foi ni loi.

De ne pas oublier que depuis l'an 2000 j'ai vécu sept cérémonies d'adieu sous la coupole du Crématorium du Père-Lachaise, qui toutes résonnent ensemble désormais.

De ne pas oublier le cendrier en pavé de verre qui trônait sur le bureau de ce vieux docteur, dont la toux chronique, parfois sèche, souvent grasse, me rassurait bizarrement pendant qu'il me prenait la tension et que, faute d'avoir la moindre expérience familiale en ces matières, je décomptais les filtres blancs de ses Gauloises brunes parmi le petit monticule de mégots.

De ne pas oublier ces meringues chocolatées qui, sur le présentoir des boulangeries, s'appelaient encore « Tête de Nègre » au début des années 80, comme le songe creux d'un paternalisme colonial pourtant révolu depuis une génération, la mienne.

De ne pas oublier que, en vidant un grenier de famille, j'ai découvert au fond d'une caisse en bois presque une centaine de pains de savon de Marseille, tout ce qui restait du stock que mon grand-père, libéré après quatre ans de Stalag, avait acheté, dès la fin du rationnement, pour ne plus jamais entendre parler des ersatz à base de saindoux et de soude caustique, ni des manigances du Marché noir, pour rester propre jusqu'au bout de sa vie.

De ne pas oublier que, selon un article découpé dans *Le Parisien* avant l'été 2010 et égaré je ne sais où depuis, près de 14 % des personnes touchant moins de 1 000 euros par mois n'ont pas d'amis et, que, plus largement encore, 4 millions de Français, soit 9 % de la population totale, déclarent avoir eu moins de trois conversations personnelles au cours de l'année écoulée.

De ne pas oublier que, en CM2, tombé sous le charme de la remplaçante, j'essayais d'évaluer notre différence d'âge et d'en déduire combien

d'années il me faudrait patienter avant de la demander en mariage, sauf que le visage parfaitement parfait de la jeune maîtresse souffrait d'un léger défaut, presque invisible mais quand même, une cicatrice entre son nez et ses lèvres, un truc que la chirurgie esthétique pourrait sans doute effacer, mais justement je me demandais aussi combien ça coûterait à économiser pour lui offrir l'opération avant la date de nos noces.

De ne pas oublier que ma défunte mère ne m'a jamais accompagné au cirque, ayant dans sa jeunesse assisté à la chute mortelle d'un trapéziste, sur la place du marché de Saint-Maur-des-Fossés, peu avant qu'au début des années 50 une loi n'interdise toute démonstration publique d'acrobatie volante et autre funambulisme effectués sans filet de protection.

De ne pas oublier le magasin de maroquinerie qui ouvrait et baissait son rideau de fer presque en face de la fenêtre de ma chambre d'enfant, ni son enseigne jaune où s'inscrivait en grosses lettres noires : YVES, GROS, DEMI-GROS, DÉTAIL – tout un

programme dont je mesure mieux aujourd'hui le défi poétique.

De ne pas oublier que, faute d'avoir vérifié sur la convocation l'heure exacte de mon épreuve optionnelle de russe au Baccalauréat, j'ai passé mon tour au dernier rang d'une salle obscure du Quartier Latin à voir *Jules et Jim*.

De ne pas oublier que j'ai vécu mes vingt premières années à « l'entresol » d'un immeuble parisien aujourd'hui rayé de la carte.

De ne pas oublier que, contrairement aux apparences télévisuelles, le crime paye plus souvent qu'on ne le croit, 3 vols sur 5 demeurant à tout jamais inexplicés.

De ne pas oublier que, pendant ces vacances passées à deux pas d'un zoo de campagne, ayant pris l'habitude d'accompagner le gardien dans sa tournée matinale pour changer l'eau et remplir les gamelles, j'ai cru bien faire en tendant quelques pattes de poules à travers les barreaux à l'ours brun

qui n'en demandait pas tant, tout près d'atteindre ma main, de m'arracher le bras d'un seul coup de griffes, si l'on ne m'avait déjà fait basculer à la renverse et sauvé *in extremis*, mais furieux d'être le cul par terre, du bon côté de la cage peut-être, mais par la faute de mon soi-disant bienfaiteur, tandis que le grand nounours en peluche, jusqu'à preuve du contraire, n'y était pour rien.

De ne pas oublier que, à force d'attendre Godot, aux confins des années 40, Beckett a hésité d'un brouillon à l'autre sur les patronymes des Juifs errants qui dépeuplaient sa pièce et préféré rebaptiser le « Lévy » originel sous un pseudo d'une extravagante banalité, Estragon.

De ne pas oublier que, chaque premier mercredi du mois, toutes sirènes hurlantes à midi pile, le peuple de France se remet d'une guerre qui n'aura pas lieu.

De ne pas oublier que l'électrophone de la jeune héroïne de *Cria Cuervos* était la réplique exacte de mon propre tourne-disque Teppaz et qu'en cet été

1976, à force d'écouter le même 45 tours de *Porque te vas*, je m'imaginai partager sa chambre d'échos cinématographique.

De ne pas oublier que la police, au milieu des années 90, à la Goutte d'Or, ayant changé de prétexte sécuritaire, s'était mise à traquer les vendeurs de maïs grillés, confisquant braseros de fortune et sacs de jute où ils stockaient leurs épis de contrebande.

De ne pas oublier que, parmi la clientèle fortunée de Jacques Lacan, certains snobs poussaient le transfert mimétique à un tel degré de ridicule qu'ils se faisaient tailler sur mesure, chez le couturier Arnys, les mêmes vestes à « col mao » que celles de leur maître étalon.

De ne pas oublier que j'ai dormi très longtemps en « chien de fusil » sans savoir de quel clebs acrobate il pouvait bien être question.

De ne pas oublier les sarcasmes de mon père quand je cherchais une bonne excuse à mes zéros

pointés en dictée ou à mes veillées funèbres précédant la récitation d'un poème devant la classe entière le lendemain matin – « parce que c'est pas de ma faute si j'ai aucune mémoire! »

De ne pas oublier que certains mammifères dévorent la poche placentaire laissée vacante par leur progéniture, ce qui n'est pas si bête après tout.

De ne pas oublier l'aveu rétrospectif de mon fils – avoir longtemps cru n'être qu'un *cartoon* dont les faits et gestes se dessinaient à son insu –, ni le vertige familial du « déjà vu » que de telles fantasmagories aussitôt ravivent, d'une génération à l'autre.

De ne pas oublier que parmi les missions fantoches dont j'ai adopté le rôle top-secret durant l'adolescence, j'ai tour à tour été cascadeur, fakir, gentleman cambrioleur, guide touristique, guérilero, grand reporter, pris en otage, coursier, et tout cela en aparté, flux de totale insouciance, sous les dehors d'une insoupçonnable normalité.

De ne pas oublier la nudité sidérante de cette femme enceinte, exhibant fièrement ses seins lourds et son ventre bombé parmi d'autres hippies des deux sexes qui assistaient à un concert de rock en plein air, toutes et tous couchés sur l'herbe rare que la canicule de l'été 76 avait grillé à la racine, sauf la future mère qui tournoyait sur place et me bouchait délicieusement la vue.

De ne pas oublier le silence de ce proche cousin, de 25 ans mon aîné, sitôt évoqués ses longs mois passés sous l'uniforme en Algérie dite française, enrôlé malgré lui au cœur des « non-événements » d'une guerre à tout jamais innommable.

De ne pas oublier qu'entre 1973 et 1977 mon collège parisien était encore non mixte et que, évolution des mœurs oblige, à deux trois ans près, j'ai manqué de chance.

De ne pas oublier que, exigeant de moi l'autorisation officielle pour un tournage sur la voie publique, le commissaire avait d'abord menacé de confisquer la caméra vidéo si nous continuions à

filmer les passants du toit ouvrant d'une voiture de location, avant d'improviser à mon endroit une réplique de pur cinéma : « De la viande froide, j'en ai emballé pour moins que ça... »

De ne pas oublier qu'un œuf dur tourne plus rond que le même encore frais, à moins que ce ne soit le contraire, ça fait si longtemps que je n'ai pas essayé.

De ne pas oublier que la ritournelle fétiche de mes 13 ans, *Porque te vas*, ne signifiait pas « Pourquoi tu vis? », mais plus radicalement « Pourquoi tu es parti? », malentendu très récemment levé et dont l'écart de signification reste à creuser.

De ne pas oublier ce cauchemar lancinant qui, jusqu'à ma trentaine, m'obligeait à suçoter mes dents, toutes déchaussées en même temps, puis, la bouche pleine de ces dragées sans saveur, à en recrachter les amandes amères au réveil.

De ne pas oublier que je n'ai jamais vécu une

partie de Monopoly parvenant à son terme – lequel d'ailleurs?

De ne pas oublier que, en revenant du collège, sur la ligne qui allait de la Porte de Vincennes au Pont de Neuilly, circulaient encore d'anciennes rames du Métropolitain, en bois laqué amarante, dont les portes pouvaient s'ouvrir d'un seul doigt relevant le loquet, en plein milieu du tunnel, et créer ainsi entre deux stations un appel d'air tiède et une cacophonique qui couvraient mes cris de joie face aux visages rembrunis des autres voyageurs.

De ne pas oublier que mourir ne prend qu'un « r » parce qu'on ne meurt qu'une fois, même si nourrir n'en prend que deux, alors qu'on devrait en avoir la bouche pleine de ce « r » à chaque repas.

De ne pas oublier que le garagiste qui m'a vendu puis réparé plus d'une quinzaine de mobylettes d'occasion – Peugeot, Ciao ou Motobécane –, tenait boutique non loin de la gare de l'Est, au

numéro 9 de l'Impasse du désir, l'adresse la plus mnémotechnique qui soit en cas de panne.

De ne pas oublier que mes deux enfants ne connaîtront jamais ce monde où les phares de voitures scintillaient d'un jaune vif, de la même teinte que les anciennes lignes phosphorescentes ou les zébrures des passages piétons sur le macadam.

De ne pas oublier que, en 1942, l'opticien Lissac, tenant déjà boutique rue de Rivoli, avait su conjuguer esprit promotionnel et segmentation des clientèles en apposant sur sa façade une immense bannière ainsi libellée : *Lissac n'est pas Isaac*, même si j'ai perdu trace du magazine d'époque où figurait ce distinguo publicitaire.

De ne pas oublier que, depuis le 24 septembre 1963, faute d'avoir jamais connu l'heure exacte de ma naissance, ni pensé à le demander de son vivant à l'accouchée en personne, ni jamais vérifié sur la fiche d'État-civil en renouvelant ma carte d'identité, j'ai déçu les amateurs d'horoscope qui voulaient me calculer à la minute près, même si, pour

donner le change zodiacal, une vieille blague inusable m'aide encore à changer de sujet : « Balance ascendant Fléau ».

De ne pas oublier que, parmi les soiffards qui fréquentaient les mêmes bistrots que Guy Debord, au cours des années 60, l'un d'eux, futur écrivain de peu de postérité, m'a confié par la suite l'avoir alors secrètement baptisé : « Le Sacha Guitry de la Révolution ».

De ne pas oublier que, après quinze ans de fidélité tabagique à la même marque de cigarettes mentholées, je ne m'étais toujours pas aperçu qu'en barrant les trois premières et les trois dernières lettres de ~~Suyvesant~~ s'inscrivait en douce mon prénom, cette inscription cachée m'ayant été révélée sur le tard par une amie Italienne, travaillant dans un hôpital psychiatrique de la banlieue de Rome, elle qui voulait voir dans ce hasard objectif un signe parmi tant d'autres que l'inconscient ça existe, et moi qui, clope sur clope, n'en revenait toujours pas de cette coïncidence, ravi et stupéfait, aux anges et mal à l'aise, inspiré et expiré.

De ne pas oublier que certains papillons épuisent les charmes cycliques d'une existence entière en un seul jour.

De ne pas oublier qu'à l'âge de huit ans, face à une petite-cousine d'à peine vingt-quatre mois, il paraît que j'ai touché le haut de son crâne en posant cette drôle de question aux oracles familiaux : « Y'a déjà de la mémoire, là-dedans ? »

De ne pas oublier que l'infirmière du service de réanimation chargée de raser la tête de ma mère après son infarctus m'avait bien prévenu : « Les images de l'enfance, avec un peu de patience, ça finira par lui revenir, mais tout ce qui touche à la mémoire immédiate, par exemple se souvenir de là où l'on vient de poser ses lunettes ou de qui est venu dîner la veille, jamais. »

De ne pas oublier qu'Aleksandar, éditeur alternatif de Belgrade, las d'être enfermé dans les bornes étroites d'une Yougoslavie réduite à sa plus simple expression serbo-serbe, a fini par se payer un visa

sans retour pour l'Italie, et qu'aux dernières nouvelles il y est devenu cuistot dans une pizzeria.

De ne pas oublier que l'envie de dérober le petit marteau brise-vitres qui trône aux extrémités de chaque wagon SNCF me revient de loin, de mes premiers voyages en train-auto-couchettes, mais que je n'y ai jamais cédé, faute d'en avoir ni l'audace ni l'outil approprié justement.

De ne pas oublier que, certains hivers, pour cacher la honte d'être obligé de me rendre au collège en après-ski, j'ai survécu au ridicule en prétendant que c'était « garanti peau de bébé phoque », et qu'une fois au lycée j'ai abusé du même stratagème pour devancer les moqueries à propos des manches trop courtes de mes blousons en affirmant du tac au tac qu'ils étaient « en peau de bébé skai ».

De ne pas oublier que 47 % des Britanniques croient que Sherlock Holmes a vraiment existé et que moitié moins des mêmes Anglais sont persuadés que Winston Churchill est un personnage de pure fiction.

De ne pas oublier qu'avant l'apparition des premiers digicodes aux portes des immeubles parisiens, tout un monde d'arrière-cours et des passages secrets s'offrait aux gamins de mon âge qui rentraient seuls de l'école, jouaient au ballon dans la rue, à cache-cache dans les mesures abandonnées ou à la marelle sur le trottoir, et que, en l'espace d'une génération, l'anxiété malade des familles n'a fait que croître et renfermer les mômes au bercail, loin des rencontres hasardeuses ou des mauvaises fréquentations, chacun chez soi entre névroses consanguines et réseaux sociaux.

De ne pas oublier que, sur l'écran de mon premier ordinateur, un foutu Amstrad où j'ai passé cinq ans à frapper un mémoire de Doctorat, la typo apparaissait en vert presque fluo sur fond blanc, quoique peut-être noir, difficile de vérifier aujourd'hui, ce modèle n'étant plus compatible avec rien, à moins que je confonde avec le tableau de bord d'une cabine spatiale dans une série SF un peu ringarde, prophétisant le règne sans partage d'une malfaisante intelligence artificielle.

De ne pas oublier qu'à l'insu des petites idées qui nous trottent chaque jour dans la tête cent cinquante mille cheveux y poussent d'un centimètre par mois en hiver, et du double quand les beaux jours reviennent irriguer nos scalps d'une sueur fructifiante.

De ne pas oublier que le frère de la chanteuse Anne Sylvestre n'aura jamais pu se moquer des berceuses féministes de sa sœur cadette, puisque son engagement précoce dans les rangs de la LVE, ces supplétifs français de l'armada nazie, lui a coûté la vie au sortir de l'adolescence.

De ne pas oublier que derrière cette fenêtre éclairée d'un néon blafard, plusieurs silhouettes féminines s'activaient déjà sur leur machine à coudre, face au balcon de la chambre d'hôtel où je me réveillais en douceur, prêt à arpenter les trois rives d'Istanbul jusque tard dans la nuit, avant de rejoindre le lit refait à neuf, avec ses draps propres et les feux jamais éteints de l'atelier de confection qui veilleraient bientôt sur mon sommeil.

De ne pas oublier que je n'ai jamais osé dire à ma mère, de son vivant, que mon frère et moi l'avions déjà surprise en train de fumer à la fenêtre de la cuisine ou dans les toilettes et qu'il était donc inutile de maintenir auprès de nous, avec force déodorant et pastille de menthe, les faux-semblants d'un secret depuis si longtemps éventé.

De ne pas oublier que lors d'un récent Salon du Livre à Alger, parmi les titres censurés d'office par les contrôleurs chargés de filtrer à l'aide de mots-clefs les publications occidentales d'importation, figurait en bonne place *La Bible du PC*, un manuel d'informatique grand public soupçonné de prosélytisme évangélique ou communiste, ou pire encore, les deux à la fois.

De ne pas oublier qu'en ville, à chaque carrefour, les feux ont beau être synchronisés, il faut compter 3 secondes entre le passage au rouge d'une rue et la mise au vert de l'axe opposée, ce bref moment d'incertitude, sans couleur fixe, offrant à chacun la tentation de passer outre ce temps mort accidentel.

De ne pas oublier que, la première fois où j'ai entendu parler à la radio d'un téléphone sans fil, vraiment aucun fil, les cheveux à peine rincés sous la faible pression de la douche, à cause du tuyau flexible qui fuyait à plusieurs endroits, j'ai trouvé cela tout bêtement inimaginable, pire qu'un cosmonaute sans cordon ombilical.

De ne pas oublier que, faute d'avoir pris assez de recul en poussant l'escarpolette où mon frère était assis, j'ai reçu de plein fouet le retour du balancier, saigné abondamment, avant de m'apercevoir que six dents manquaient à l'appel – quatre en haut, deux en bas –, dont le remplacement ne pourrait s'accélérer qu'à une seule condition, avaler cul sec un grand verre de lait grenadine matin, midi et soir, jusqu'à la date de mon prochain anniversaire, celui de sept ou huit ans, l'âge des sourires écorchés vifs et des remèdes pires que le mal.

De ne pas oublier qu'il y a une quinzaine d'année, avec son sens défiguré de l'humour, la publicité a

même essayé de nous faire croire que les bombes aérosols « préservent » la couche d'ozone, ce qui anticipait sur le concept promotionnel dudit « développement durable ».

De ne pas oublier que, toute mon enfance durant, sitôt croisée la doyenne de l'immeuble gravissant à grand-peine l'escalier qui, cinq étages plus haut, déboucherait sur sa chambre de bonne, je lui demandais : « Comment va, Madame Ferdinand? » ; et qu'invariablement elle murmurait : « Tout doux, tout doux... »

De ne pas oublier que les cambrioleurs ayant pénétré par effraction, un dimanche soir, chez ma bouchère Halal préférée, n'ayant rien trouvé à dépendre aux crochets de la chambre froide, ni le moindre billet à prendre dans la caisse, sont repartis avec pour tout butin les caméras de contrôle de l'ancien système d'alarme, toutes deux hors d'usage depuis des lustres.

De ne pas oublier que plusieurs années après sa mort, ma grand-mère continuait de recevoir un

abondant courrier d'associations caritatives la suppliant de donner son obole aux victimes des mines antipersonnel, aux orphelins de la police, aux sans-logis d'Emmaüs, aux sidéens d'Afrique noire, aux chiens d'aveugles, aux femmes vitriolées de l'Inde du sud, aux clowns hospitaliers... et que rien, pas même le retour à l'envoyeur des enveloppes avec mention spéciale du facteur – DCD – ne semblait en mesure d'interrompre ce malentendu humanitaire.

De ne pas oublier qu'en décembre 1940, peu avant la visite du Maréchal Pétain à Marseille, tout ce que la ville comptait de réfugiés suspects, surréalistes louches et opposants éventuels avaient été mis en quarantaine sur un bateau mouillant au large du vieux port, et parmi eux un certain Victor Serge qui, questionné sur ses « origines juives » par le policier contrôlant ses papiers, avait froidement répondu au fonctionnaire zélé : « Monsieur, je n'ai pas cet honneur! ».

De ne pas oublier qu'en faisant glisser mon visage de gauche à droite sur la vitre d'un photoco-

pieur, entre deux cours de fac, j'ai réussi cette fois-là à ne plus me ressembler, ni face ni profil.

De ne pas oublier que, dans l'eau des robinets parisiens, de récentes analyses ont permis de trouver à dose infinitésimale plus de 70 molécules pharmaceutiques, dont en tête de liste, une trace irréductible d'anxiolytique.

De ne pas oublier qu'au 49 rue de Bretagne, en lieu et place de l'actuel supermarché Franprix, il y a eu un cinéma d'Art et d'Essai qui, fin 70, programmat quasi exclusivement *Les yeux de Laura Mars*, un film dont l'affiche avait le don de me tétaniser, à tel point qu'il m'a fallu attendre trente ans pour louer le DVD et découvrir Faye Dunaway en photographe victime d'hallucinations prémonitoires.

De ne pas oublier que, bien avant l'adolescence, mon fils aurait préféré être noir, et que l'impossibilité de pouvoir jamais changer de peau, du moins à tel point, l'a souvent frustré jusqu'aux larmes.

De ne pas oublier cet air de rap dans les haut-parleurs crachotants du Columbarium du Père-Lachaise, « Moi j'ai pas... », en mémoire de Juliette Lacarra, foudroyée à 17 ans par une méningite aiguë.

De ne pas oublier que mon frère aîné a arrêté de fumer du jour au lendemain, à l'âge où je me contentais de taxer une clope par-ci par-là dans la cour du lycée, et que son acte de pure volonté m'a coupé le souffle, fait peur, presque révolté, au point de m'en sentir à tout jamais incapable.

De ne pas oublier ce jeune peintre de rue qui, lassé d'être payé pour tracer le nom du président du Mali sur des services à thé, ou celui du candidat officiel à la mairie de Kayes, s'était mis à son propre compte, dessinant au pinceau un seul et même message personnel sur chaque petit verre incassable : « Sans la Capote Attention à Toi Sida tue l'amour »

De ne pas oublier que, non loin des studios montreuillois où Méliès s'était amusé, dès 1902,

à balancer une fusée dans l'orbite droit de la face lunaire, le réalisateur Joachim Gatti a été visé en pleine gueule par un agent de la Brigade Anti-Criminalité puis éborgné par son tir de Flashball, le 11 juillet 2009, et que je ne sais trop quoi faire de ce rapprochement entre illusion d'optique et cinéma du réel.

De ne pas oublier que par deux fois ma défunte mère a bien failli brûler vive, prisonnière des flammes dans le cul-de-sac enfumé de notre cuisine, suites à un accident de friteuse, et que la scène repasse sous mes yeux chaque fois que je retombe sur l'expression : « Ne pas mettre de l'huile sur le feu ».

De ne pas oublier que les chatons, à peine grandis et déjà coupés chez le vétérinaire, entrent alors dans le troisième âge d'une vie empâtée et somnolente, sans avoir jamais vécu d'existence intermédiaire.

De ne pas oublier ce professeur de grec ancien qui, prétendant que la mémoire n'est qu'un mus-

cle, nous conseillait d'apprendre n'importe quoi par cœur, et même le bottin s'il fallait, en sus des dix lignes hebdomadaires de l'acte d'accusation de Socrate, alors plutôt l'annuaire tant qu'à faire, dont j'avais retenu un large extrait, la preuve : « Dupond... Dupond... Dupond... Dupond... » jusqu'à exclusion immédiate.

De ne pas oublier que, du temps où la piazza Beaubourg fourmillait de cracheurs de feu, avaleurs de sabres et autres briseurs de chaînes, j'avais accepté de grimper sur le torse nu d'un jeune bateleur étendu à même une litière de tessons de bouteille et promis d'y rester debout plus d'une minute trente, selon le compte à rebours du public alentour, sans savoir encore qui de moi ou du fakir sous mes pieds perdrait connaissance en premier.

De ne pas oublier que lors d'une étape au Temple de Louxor, le guide local était parvenu à convaincre son groupe de touristes, dont mes parents, mon frère et moi, de l'existence d'un passage souterrain ouvrant sur un tunnel de marbre rose de plusieurs kilomètres, creusé par une dynastie pharaonique

jamais répertoriée nulle part lors d'une guerre de presque cent ans face à des envahisseurs d'un Empire demeuré inconnu, la huitième merveille du monde, d'après l'imposteur, bientôt démasqué à mon grand regret, puis congédié avant que notre voyage organisé ne reprenne son cours normal, face à d'autres ruines à livre ouvert.

De ne pas oublier ces deux élégantes des années 20 en train de s'embrasser, au début d'un téléfilm en noir et blanc, furtif baiser, ravivé en douce dans mon lit par une érection d'abord exaltante, puis douloureuse, sinon inutile maintenant qu'à l'approche de la puberté il ne me restait aucune chance d'être née différente, avec l'autre sexe entre mes doigts, pour goûter au charme profond de nous caresser tranquille, juste entre filles, sans ce foutu truc machin au milieu.

De ne pas oublier cette strophe de L'Internationale, si rarement reprise en chœur qu'on la croirait vouée aux poubelles de l'Histoire, là où j'ai dû m'entêter à la repêcher in extremis : « S'ils s'obstinent ces cannibales / à faire de nous des héros /

ils sauront bientôt que nos balles / sont pour nos propres généraux ».

De ne pas oublier qu'en cours de sciences naturelles l'idée de « l'infiniment petit », entraperçu au microscope dans chaque pore de l'épiderme, m'a littéralement donné la chair de poule, alors que jusque-là, j'étais resté de marbre face aux immensités sans dieu du firmament nocturne.

De ne pas oublier que, sous le régime vichyste, les Juifs de tous âges étant cantonnés au seul dernier wagon du métropolitain, ma grand-mère institutrice avait pris l'habitude, en accompagnant sa classe au ciné-club, au zoo ou au musée, de faire monter l'ensemble de ses élèves en queue de rame, sans trier parmi eux les blouses pourvues d'étoiles jaunes ou pas.

De ne pas oublier qu'aux portes du collège, après avoir mis à terre mon rival, j'ai senti la pression monter tout autour et l'envie d'immobiliser son visage sur l'arête du trottoir, à quelques centimètres d'une crotte de chien, et puis en plein dedans, lui merdeux jusqu'à la racine des cheveux, moi aux

confins d'un lynchage triomphal, mais si pressé, en cette heure de gloire contrariante, malgré les vivas à la ronde, de n'y plus repenser jamais.

De ne pas oublier que, à l'issue du printemps 68, le couple de souris mis en vitrine dans ma chambre peu après la chute conjointe de mes deux premières dents de lait, portaient des noms de code alors insaisissables – Anarté (mâle) & Liberchie (femelle) – dont l'inversion chimérique a mis longtemps à perdre son mystère.

De ne pas oublier que, faute d'avoir éteint le gaz sous la cocote avant de partir à la fac, le soir même, il ne restait de la ratatouille trop longtemps mijotée, qu'un ou deux millimètres de pellicule carbonique et une odeur qui mettrait six mois à s'estomper, soit l'exacte durée du bail précaire que mon frère m'avait proposé pour occuper son deux-pièces cuisine.

De ne pas oublier que selon sa nomenclature psychosomatique, mon père classait l'orgasme parmi les comportements réflexes involontaires, au même titre que le bâillement, le fou rire, les pleurs,

l'éternuement, et que cette hypothèse avait beau me glacer le sang, je n'y pouvais rien rétorquer puisque c'était déjà prouvé chez la plupart des mammifères.

De ne pas oublier qu'avant d'entamer ce pense-bête remémoratif j'ai épuisé des dizaines d'années et de carnets à tenter de noter les choses au fur et à mesure, toutes tentatives demeurées sans suite. De ne pas oublier que, traîné par mon père à une rétrospective Cézanne au Grand Palais, j'avais très peu goûté le dédale du musée, avec ses natures mortes par dizaines en enfilade, tant de pommes et poires en rangs d'oignons que c'en était à pleurer d'ennui, surtout qu'après la compote de fruits d'autres tableaux champêtres m'attendaient, genre carte postale des pires vacances qui se puissent imaginer, quand les parents décident d'aller « se mettre au vert ».

De ne pas oublier que, sur une façade d'angle donnant sur la rue Montmartre, est longtemps demeuré le motif défraîchi d'une très ancienne réclame pour le quotidien *l'Humanité*, non loin

du café du Croissant où Jean Jaurès fut assassiné le 31 juillet 1914, et puis que cette peinture murale a soudain disparu après certains travaux de ravale-ment, sans doute par décision des co-propriétaires soucieux de redonner un coup de neuf à leur investissement immobilier.

De ne pas oublier que, si l'on invente aujourd'hui des mini-radars capables de détecter les macro-radars régulant la vitesse des flux automobiles, c'est bien la preuve que la société de contrôle prophétisée par Gilles Deleuze ne cesse de faire des progrès, mais le fait que le mot « radar » soit un palindrome doit aussi avoir un rapport avec ce retournement-là, sans que je sache trop quoi en conclure.

De ne pas oublier que, au-dessus du lit double offert pour l'anniversaire de mes seize ans, trônait une affiche où foisonnaient divers slogans *seventies*, parmi lesquels : « *Une femme sur deux est un homme* », « *La pénétration n'est pas obligatoire* », « *Coup bas si, porc no !* », et d'autres qui ont fini par m'échapper, sauf ce dernier – « *viol de nuit, terre des*

hommes » – qui plaisait comme à son insu au petit prince que j'étais encore.

De ne pas oublier qu'en arabe dialectal *harraga* signifie littéralement ce « qui brûle » et, que, de proche en proche, par quelque déplacement populaire du sens, le même mot s'est mis à figurer en chaque migrant clandestin celui qui a dû « brûler » ses papiers d'identité avant de traverser la mer Méditerranée sur quelque embarcation d'(in-)fortune.

De ne pas oublier ce fin gourmet japonais qui, après avoir parcouru tous les étals du marché aux fruits et légumes de Dinan, s'était contenté de glaner deux sacs entiers de fanes de carottes, abandonnées, à son grand étonnement, par terre.

De ne pas oublier que j'ai cessé de regarder les informations télévisées, sur quelque canal ou chaîne que ce soit, en janvier 1991, suite aux effets spéciaux de la première guerre du Golfe – cet interminable *wargame* entre les « Scud » et les « Patriot » –, première guerre du Golfe, ai-je

d'abord cru, induit en erreur par la propagande de l'époque, alors que c'était la deuxième et pas la dernière, si l'on tient compte du conflit antérieur entre l'Iran et l'Irak, avec ses centaines de milliers de cadavres de part et d'autre de la ligne de Front, tous passés inaperçus depuis, par pertes et profits.

De ne pas oublier que, lors de mes trois dernières visites à l'hôpital Émile Roux de Limeil-Brévannes, je n'ai pas su quoi répliquer à ma grand-mère qui, face à l'importun qui se penchait pour l'embrasser, n'eut pour le tenir à distance que ces deux mots à murmurer : « Bonjour Monsieur ».

De ne pas oublier que, à mi-chemin de mon adolescence, Éric Lecot, compagnon de farniente estival et sosie gominé d'Elvis Presley, sans doute lassé de crooner en pur crâneur et de singer l'éternelle jeunesse du défunt King enterré sous son ubuesque poids mort pendant l'été 1977, a fini, lui, par se tirer une balle dans la bouche l'hiver suivant, avec le 22 long rifle de son grand-père, un rescapé d'Indochine et vitupérante caricature d'un chien de guerre.

De ne pas oublier qu'en ex-Yougoslavie les grands-mères conseillaient aux enfants couverts de boutons suspects de les habiller chaudement de vêtements rouge vif pour en finir plus vite avec leur hypothétique rougeole.

De ne pas oublier que, lors d'un récent débat sur l'œuvre de Louis-Ferdinand Céline au Centre Beaubourg, face à un octogénaire prenant le micro pour accuser « les organisations juives internationales » d'avoir « voulu la guerre », j'ai perdu mon sang-froid et traité le vieil emmerdeur de « double lumière de Faurisson », faute d'avoir été prévenu par les organisateurs de la rencontre que, là, au troisième rang de la salle, ce provocateur aux cheveux blancs n'était autre que l'incurable négationniste Robert Faurisson en personne, lui-même pris au dépourvu par la vraie fausse ingénuité de ma réplique diffamatoire

De ne pas oublier qu'un des plus éminents préhistoriens de Tunisie, spécialiste du néolithique, aura passé les dernières années de sa carrière à être sous-payé à travailler dans son petit coin, un pla-

card même pas doré sur la colline de Byrsa, derrière le musée de Carthage, sous prétexte que sa mémoire vivante des fouilles archéologiques en cours dans le pays et d'autres sites classés par l'UNESCO risquait de porter ombrage aux opérations immobilières engagés sur des zones a priori non constructibles pour le seul bénéfice de l'entourage de l'ex-président Ben Ali.

De ne pas oublier, tandis que les années 70 tiraient à leur fin, ce blousons noir à la longue crinière gominée qui vendait à la criée un journal militant, la Nouvelle Action Royaliste, sur le trottoir du boulevard Saint-Michel et qui, pour mieux attirer la sympathie des passants alentour, lançait d'une voix gouailleuse cet immuable aphorisme : « La monarchie, c'est l'anarchie plus un ».

De ne pas oublier que depuis le pot commun des langues sémitiques, l'arabe et l'hébreu nomment la « bénédiction divine » d'une façon presque similaire et que ce même mot, adopté sur le tard dans l'usage d'un français familier sinon argotique, a légèrement changé de sens, abolissant le dieu censé

porter bonheur pour ne plus signifier qu'une hasardeuse baraka.

De ne pas oublier que, seul de ma famille à avoir été visiter ma mère, méconnaissable après plus d'un mois d'agonie à l'hôpital Saint-Louis, dans sa toute dernière demeure, ce cercueil qui allait être aussitôt refermé puis mis en terre, j'ai compris, mais trop tard, qu'il ne serait plus jamais temps d'effacer le leurre effroyable qu'une telle vision allait imprimer en moi.

De ne pas oublier qu'à force de fracasser des coquilles de noix d'un coup de tête sur la table, pour faire rire mes enfants aux éclats, j'ai eu le lendemain, outre une sévère gueule de bois, une petite croûte sanguinolente au-dessus des sourcils, en lieu et place de ce troisième œil qui marque au front la plupart des sagesse extrêmes-orientales.

De ne pas oublier que le très inquiétant titre de cette thèse de doctorat – Le sort posthume de la personne humaine en droit privé – m'a plusieurs fois fait défaut à tel ou tel mot près et que, pour le

retranscrire ici le plus fidèlement possible, j'ai été obligé d'en redemander l'intitulé exact auprès de son auteur et amie juriste au teint si pâle qu'on la dirait vouée à une convalescence éternelle.

De ne pas oublier que, selon mes calculs approximatifs d'ancien surveillant d'externat au collègue Paul Valéry, un élève sur trois se plaignant d'un racket, d'un vol ou d'une agression verbale mentait par intérêt ou par omission, mais que ce parjure abusif cachait souvent une plaie intérieure dont il partageait la mauvaise conscience avec le faux coupable, d'où l'incongruité tragique d'un recours à la force publique qui par réflexe pavlovien préfère trancher dans le vif.

De ne pas oublier qu'au premier jour de l'été 2011, lors de l'arrestation d'un noctambule invectivant ses maîtres, un berger allemand de la brigade cynophile de Paris-Nord a reçu un coup de pied dans la gueule et, faute de pouvoir répondre dent pour dent, muselière oblige, a été conduit aux urgences vétérinaires où on lui a certifié deux jours d'Interruption Temporaire de Travail (ITT).

De ne pas oublier que mon père est mort cinq ans après la mise en circulation des premiers euros dans onze pays européens, mais qu'à partir d'une « brique » – cent mille balles quoi! –, il comptait toujours sur son dernier lit d'hôpital en anciens francs.

De ne pas oublier que, lors d'un hommage aux fusillés de « l'Affiche rouge » sur le parvis de l'Hôtel de Ville, après avoir crié « Oui, Manouchian était un sans-papiers! », j'ai été conduit de force jusqu'à un car de police déjà bondé, puis bousculé au point de laisser tomber mes lunettes par terre, aussitôt écrasées sous les rangers d'un CRS qui, faute de pouvoir exprimer sa jubilation en public, allait bientôt se trahir à voix basse : « Sale p'tit pd d'intello de merde! »

De ne pas oublier que dans 89% des cas l'abuseur sexuel connaît de plus ou moins longue date sa proie, soit par des liens de parentés directs, soit en tant qu'intime ou proche gravitant à visage découvert aux alentours de ce cercle a priori vertueux de la cellule familiale.

De ne pas oublier que le manutentionnaire de base, embauché par intérim, s'il veut, pour alléger sa charge lombaire, s'installer au volant d'un chariot élévateur et déplacer ainsi les palettes à distance, bref s'il veut donc changer de posture et devenir cariste, doit se payer lui-même un permis de conduire spécialisé, à près de 800 euros de sa poche, sans délais ni crédit formation, soit deux tiers du SMIC mensuel, tout comme l'apprenti maître-chien qui conserve à sa charge le total des frais de bouche, accessoires et vaccinations que nécessite son clébard adjoint.

De ne pas oublier que j'ai déjà dû rencontrer l'amie d'ami d'un inconnu dont les cousins éloignés ont perdu de vue un couple qui, avant de se séparer, étaient en procès avec le fils mitoyen d'un marchand de biens tombé en faillite puis racheté à la bougie par une association humanitaire cofondée par le demi-frère d'un type plutôt lambda qui ne saura jamais ni pourquoi ni selon quel détour j'ai cru utile, malgré tant d'intermédiaires virtuels, d'évoquer ici l'hypothèse, fautive de liens avérés, d'une relation sans cause ni effet.

De ne pas oublier que, sortant de ce rêve où je parlais couramment italien et très mal le français, il m'a fallu plusieurs minutes d'un dialogue de sourds avec ma compagne pour m'apercevoir qu'en réalité c'est plutôt le contraire.

De ne pas oublier qu'au lendemain de sa mort, ma mère, ancienne agent dite « contractuelle » au CNRS, n'avait pas fini de payer le rachat de sa retraite de fonctionnaire et qu'il lui restait encore six mensualités pour avoir droit au taux plein.

De ne pas oublier que lors d'une adaptation théâtrale du *Livre de l'Ecclésiaste*, alors qu'un imperceptible décroscendo des projecteurs plongeait le comédien dans le trou noir de ses derniers mots – « tout n'est que buées et poussières de vent » –, j'ai dû être le premier à frapper dans mes mains, sitôt apostrophé par mon voisin – « Chut! » –, qui n'était autre que Claude Régy, le metteur en scène, soucieux que le public quitte la salle en silence, sans applaudissement final, ni

bravo, ni aucune de ces vaines manifestations de contentement.

De ne pas oublier que lorsqu'une balle de ping-pong est légèrement enfoncée, il suffit de la plonger dans une casserole d'eau bouillante pour qu'elle retrouve sa rotondité initiale.

De ne pas oublier que le plus fauché d'entre nous, Jean-philippe, étudiant aux Beaux-arts, ayant refusé de payer l'addition sous prétexte qu'une sale petit bestiole gisait au fin fond de sa soupe thaïlandaise, n'en était pas à son coup d'essai, et qu'à la troisième blatte, mouche ou punaise échouant au creux de son assiette en moins d'un trimestre, on eut beau le charrier, vanner, mettre en boîte, il n'a jamais voulu avouer qu'il les collectionnait exprès, ses insectes nuisibles, pour bouffer à l'œil au resto.

De ne pas oublier qu'aux États-Unis 8% des personnes interrogées croient qu'Elvis Presley n'est pas décédé en août 77, soit vingt-quatre millions de fans persuadés que le King a fait le mort pour de

faux et ressuscité ailleurs dans l'anonymat, et que, toujours aux USA, on compte exactement le même nombre d'athées, convaincus que Jésus, comme son père, n'ont jamais été que deux imposteurs parmi tant d'autres.

De ne pas oublier que, la semaine dernière, avachi devant l'écran, j'ai mis une demi-heure à m'apercevoir que ce DVD, j'en reconnaissais les scènes à mesure et qu'il m'avait d'ailleurs fait le même effet, de déjà vu, il y a des années de cela, mais comme de bien entendu, à force de rechercher la date de sa première sortie au cinéma, le titre du film vient à nouveau de m'échapper.

De ne pas oublier que peu après le décès de mon grand-père, j'ai chapardé son rasoir électrique dans la salle de bain, puis, du haut de mes dix ans, branché l'inquiétant appareil, approché sa petite grille bourdonnante, effleuré mes joues imberbes et manqué choir du tabouret, face à l'armoire à glace de la salle de bain, au premier contact du métal, tétanisé par la terrible décharge qui menaçait, ce court-jus fatal qui allait me raidir sur place, avant

d'arracher le fil de la prise et de ranger illico la relique dans sa trousse de toilette mortuaire.

De ne pas oublier ce dissident polonais de la première heure et cofondateur du KOR qui, mis sous les verrous en décembre 1981, au lendemain de la proclamation de l'État de siège par le général Jaruzelski, n'allait pas tarder à se faire des ennemis en prison, dès l'arrivée d'un premier colis alimentaire pour Noël, aussitôt jalosé par ses compagnons de cellule voyant d'un mauvais œil ce « sale Juif » éplucher ses deux kilos d'oranges Jaffa envoyés par ses frères de race israéliens.

De ne pas oublier que, selon de récentes études neurologiques, les octogénaires passent en somme six ans de leur existence à rêver, et que cette suractivité nocturne, insinuant en chacun d'eux quantités de destins parallèles, n'est pas près d'être prise en compte dans le calcul de l'âge de leur retraite.

De ne pas oublier que la jeune femme qui m'a tendrement dépuclé avait dû faire exception à ses

préférences homosexuelles, sans m'en rien confier avant, sans y rien changer après.

De ne pas oublier que, pendant le chantier d'aménagement d'une piste cyclable et d'un double couloir de bus sur le Boulevard Magenta, un panneau d'affichage municipal installé près du métro Barbès-Rochechouart avertissait les riverains de la Goutte d'or de la nature des travaux en cours : *Création d'un espace civilisé.*

De ne pas oublier que, du temps de l'ORTE, les comptes-rendus boursiers, en direct du Palais Brongniart, consistaient en une leçon de choses élémentaire : un maître d'école ajoutant à la craie des petits bâtons sur un tableau noir, puis les effaçant, tandis qu'une classe entière de jeunes cravatés se bousculait en levant la main pour être les premiers à répondre à la demande.

De ne pas oublier qu'il y a dix fois plus de bactéries dans notre organisme que de cellules humaines, ces corps étrangers se répartissant en deux types de populations : les nomades, préférant

cheminer à la surface de la peau ; les sédentarisés, préférant l'habitat troglodyte de la plaque dentaire ou les oasis du système digestif pour y jouir d'une flore intestinale.

De ne pas oublier que la première apparition publique d'un drapeau noir date de 1883 et qu'elle ne doit rien au pavillon corsaire, ni à quelque symbole satanique ou rituel de deuil, mais à l'obscur jupon brandi au bout d'un manche à balais par Louise Michel lors d'une marche de chômeurs, ce haillon de hasard étant censé contourner l'interdiction faite depuis la Commune d'agiter le moindre chiffon rouge.

De ne pas oublier que parmi mes brouillons de jeunesse, le tout premier roman que j'ai envoyé à un éditeur, sans succès d'ailleurs, s'intitulait *L'amnésie domestique*.

De ne pas oublier que l'hygiaphone, mis au point par une entreprise française au lendemain de l'Occupation, a d'abord servi à endiguer les « arrêts maladie » des employés des services publics – pos-

taux ou ferroviaires – face à l'épidémie de grippe qui sévissait en cet hiver 1945, avant de se doubler d'une vitre pare-balles dans la plupart des banques au cours de l'année 68 face à la multiplication des attaques à main armée.

De ne pas oublier que d'un déménagement l'autre, j'ai fini par disperser la quasi-totalité de ma collection d'affiches de *Déetective* et de *Qui Police ?*, chipées une à une vers la fin des années 70 aux présentoirs des kiosques à journaux, soit une trentaine de faits divers croqués en couverture par l'hyper-réaliste Di Marco, même si, parmi ces Unes sordides où chaque épouse semblait condamnée à se faire pendre au croc du boucher, ligoter sur une voie de chemin de fer, jeter aux lions d'un cirque ou plus simplement électrocuter, emmurer, cannibaliser, défenestrer par son mari jaloux, la seule qui ne se soit pas perdue propose une chute diamétralement opposée : Elle débranche son mari sur son lit d'hôpital.

De ne pas oublier la devise colportée sur leurs presses clandestines pour les fondateurs du Comité

d'Autodéfense Ouvrière (KOR), après la répression des grèves sauvages de 1976 en Pologne – « Ce que nous faisons ensemble est bien meilleur que la plupart d'entre nous. » –, et le noter ici pour s'en souvenir à plusieurs longtemps encore.

De ne pas oublier que, lorsque j'étais payé par le service jeunesse de la Mairie de Romainville pour tenir compagnie, chaque mercredi après-midi, aux adolescents désœuvrés de la Cité Youri Gagarine, et encadrer leur sortie au cinéma du centre commercial de Rosny 2, à la patinoire de Fontenay-sous-Bois ou à la station météorologique du Parc Montsouris, le plus expressif et bruyant d'entre eux, Rémy, était sourd-muet de naissance.

De ne pas oublier que la moindre fleur des champs recelant plus de trente sortes de pesticides, cette pollinisation toxique pourrait bien expliquer la hausse spectaculaire de la mortalité chez les abeilles qui, atteintes dans leur système nerveux, en perdent force motrice, thermorégulation et surtout l'essentiel de leur mémoire topographique, ce qui expliquerait qu'ainsi désorientées elles échouent

à retrouver le chemin de leur ruche, vouées à battre des ailerons jusqu'à épuisement, puis en désespoir de cause noyade.

De ne pas oublier que, pendant l'été 2008, rendant quotidiennement visite à mon père au deuxième étage de l'Hôpital Franco-Britannique de Levallois-Perret, où il était traité pour son cinquième et ultime cancer, j'avais remarqué que l'immeuble neuf d'en face procédait à un emménagement de grande ampleur, une noria de fourgons ne cessant de s'engouffrer dans son parking, et même vérifié sur la plaque près de l'entrée qu'il s'agissait de l'ancien siège social du groupe RSCG, sans pouvoir deviner qu'à cette fameuse agence de pub allait bientôt succéder la DRCI, une toute nouvelle appellation des services secrets censés traquer l'ennemi intérieur.

De ne pas oublier que, place de la République, le graffiti REGARDE EN LE CIEL, tracé lettre par lettre sur quinze plots de béton mitoyens, a fini par se dépareiller au gré des travaux de réaménagement du terre-plein central, pour former un nouveau

message codé GARDE CE LIEN REEL, même si cette interversion idéale n'a sans doute jamais eu lieu que dans mon imagination.

De ne pas oublier que, peu après avoir reçu une lettre d'avertissement du syndic, me rappelant aux devoirs de tout locataire et exigeant qu'en ces lieux on se comporte « en bon père de famille » sous peine d'expulsion prématurée, le hasard a bien fait les choses, le test de grossesse de ma compagne étant positif, j'allais devenir papa.

De ne pas oublier cette vamp adolescente qui, lors d'un atelier théâtral à l'hôpital Raymond-Poincaré de Garches, parmi d'autres apprentis comédiens atteints de dégénérescence musculaire, avait passé la répétition entière à se redessiner les lèvres, bâton de lipstick entre les orteils du pied gauche, son seul membre valide, tandis que ses prétendants défilaient à tour de rôle en chaise roulante au pied de l'estrade où la beauté muette se maquillait, chacun perdant ses faibles moyens au moment d'avouer son impossible amour, pas moins de huit Roméo se relayant sous le balcon de cette fatale Juliette.

De ne pas oublier que, même si c'était son vœu le plus cher, ma mère n'a pas eu le droit de s'inscrire en médecine, parce qu'aux yeux de ses parents, tous deux maître d'école, ce genre d'études supérieures, si longues et coûteuses, étaient réservées entre gens de la haute et que, « ma pauvre petite, suffit pas de se croire douée pour rivaliser avec les gosses de riche », bref que, selon leur morale laïque et obligatoire, vouloir trahir la modestie de ses origines tenait du pire péché d'orgueil.

De ne pas oublier que, en 1254, à son retour de Palestine, Saint Louis avait ordonné, selon deux édits inspirés d'un même esprit de croisade, que les Juifs se convertissent au christianisme et que les prostituées se teignent en roux « couleur des feux de l'enfer & de la luxure », à croire que tout ce temps écoulé depuis n'y a pas changé grand-chose, du pareil au même : assimilation ou chasse aux sorcières.

De ne pas oublier qu'à l'âge où elle croyait encore au Père Noël ma fille avait par contre du mal à croire que ses prétendus parents puissent

l'être pour de vrai, et, d'après de récentes confidences, l'ombre de ce doute a subsisté plusieurs années encore, au pied du sapin familial, comme si tant de cadeaux étaient destinés à racheter quelques imposture orginelle.

De ne pas oublier que, pour avoir bombardé de peinture le monument aux morts du lycée, coup d'éclat prémédité ensemble au nom d'éphémères Brigades Roses, l'ami Laurent est passé en conseil de discipline – exclu à six mois du bac – et moi entre les mailles du filet – bachelier de justesse –, et que, par après, lui seul a récidivé en ripolinant d'un jaune tournesol l'intégralité de sa chambre – plafond, moquette, fenêtre, table, chaise, lunettes et chaussures y compris – ce nouvel attentat pictural lui valant d'être accepté en cure de sommeil à Maison Blanche, puis repêché in extremis aux Beaux-Arts de Paris.

De ne pas oublier que, faute d'avoir retenu ou noté son numéro d'immatriculation cinéraire, je n'ai pas réussi, lors de ma dernière visite au Columbarium du Père-Lachaise, à retrouver le

casier où repose l'urne paternelle, mais découvert en chemin celui de Félix Fénéon, à qui je dois tant de « nouvelles en trois lignes », dont celle-ci.

[à suivre]